





Christie-Anne Chaze

# La Feria des sens

Nouvelles

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles  
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008  
ISBN : 978-2-35607-461-4  
Dépôt légal : Mars 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.





## PROLOGUE

Seize heures trente, dans l'amphithéâtre millénaire où je suis assise perchée tout la haut sur la pierre dorée façonnée bizarrement par l'usure des temps révolus, j'attends avec fébrilité, l'heure du paseo\*.

Je suis venue au rendez-vous comme chaque année, avec l'immense espoir que la corrida sera la plus belle qu'il m'ait été donné de voir depuis le début de ma vie d'aficionada\* ; j'avais dix ans, merci à mon père de m'avoir montré ce jour là une autre vie, un autre monde que je ne soupçonnais pas, sans trop comprendre j'ai aimé tout de suite, et mon père qui me laissait libre de mon choix, avait des étoiles plein les yeux quand je lui ai demandé de m'emmener encore et encore sur les gradins des arènes où je n'ai cessé de me sentir la plus heureuse du monde que la course soit belle où pas, car je la trouve toujours exceptionnelle parce que unique.

... Soudain ils sont là, miroitants de lumière, ils avancent lentement au rythme de la musique, certains marchent la tête droite la montera enfoncée jusqu'aux yeux, d'autres, le visage légèrement penché vers la piste de sable gris qu'ils foulent du bout de leurs

zapatillas\* semblent perdus dans de sombres pensées...

Moi, j'attends ce don d'amour qu'ils vont me donner tout à l'heure sur la piste ; je suis une affamée de cet amour très spécial ; car c'est un amour qui ne me décevra jamais.

Quand parfois le matador offre au public la mort de son taureau, je sais qu'il pense à ce moment précis : « Je vous l'offre parce que je vous aime, et que je m'aime dans ce rôle qui m'oblige à aller jusqu'au bout de ce que je suis vraiment ; et si je peux durant quelques minutes vous donner du bonheur sur cette terre, alors je sais pourquoi je fais ce métier de fou ! »

Christie-Anne CHAZE

## **JE M'APPELLE : PABLO !**

Je m'appelle Pablo ! j'ai 17 ans et je vis dans le petit village perdu quelque part en Espagne de « Hanura » où je suis né en 1870.

Aujourd'hui, n'est pas un jour comme les autres, ma décision je l'ai mûrement réfléchi depuis de nombreux mois, mais jusqu'à ce jour je n'ai pas trouvé le courage de la mettre à exécution.

Il est très tôt ce matin de printemps quand je sors de mon lit tout doucement pour ne pas réveiller mes parents dormant dans la pièce à côté de ma chambre, le coq n'a pas encore chanté, et le ciel toujours pas revêtu ses magnifiques habits couleur d'aurore.

Je marche pieds nus sur le sol de terre battue et passe ma tête sous un filet d'eau en faisant le moins de bruit possible, je saisis le petit miroir fiché dans le mur à l'aide d'un gros clou et coiffe les mèches brunes et rebelles de mes cheveux tombant sur mon front, je constate une fois de plus avec fierté et un évident manque de modestie que j'ai la chance grâce à un cadeau du ciel d'avoir un visage fin aux traits réguliers, et le hale que j'ai attrapé depuis quelques semaines où le soleil s'est fait plus chaud en travaillant dans les

champs me donne un air de bonne santé qui sera je le pense un atout de plus pour moi. Je n'ai pas honte de ma pauvreté mais il faut que je fasse bonne figure, je ne supporterai pas qu'on me prenne en pitié.

J'ai économisé jour après jour sous après sous pour l'acheter, elle est un peu usée mais Carlo à bien voulu me la céder à un bas prix, lui ne s'en servira plus, il est parti là bas avec l'espoir chevillé au corps et en est revenu trois mois plus tard très pâle, amaigri, et l'a jeté dans un coin de sa chambre en m'expliquant que plus jamais il ne retournerait près du « Guadalquivir\* ».

Carlo avait besoin d'argent alors voila, ce matin. Je sors de dessous mon matelas où je l'ai cachée soigneusement, une muleta d'un rouge un peu passé et assez effrangée sur les bords, je la contemple un instant, la plie avec amour dans un grand mouchoir à carreaux que je nouerai en baluchon et porterai au bout d'un bâton sur mon épaule comme tous ceux qui avant moi ont fait le chemin pour aller là-bas tenter leur chance.

Je referme la porte tout doucement et m'assied dans la poussière pour enfiler mes chaussures, le bâton sur l'épaule et mes espoirs accrochés au bout, je m'en vais droit devant moi ; je pense au petit mot d'explication que j'ai laissé sur la table de la cuisine, au chagrin de mes parents, et aussi peut être à leur fierté plus tard, quand ils entendront parler de moi...

Cela fait quatre heures que je marche sur cette route brûlante, Carlo m'à indiqué la direction à prendre, mais j'ai tout de même un peu peur de me perdre devant ce paysage toujours identique et s'étalant à l'infini, la poussière blanche soulevée par mes pas me donne l'impression d'avancer dans un

nuage, il fait très chaud, je m'assied quelques minutes sous un arbre rescapé dans ce désert, il est un peu rabougri mais il est le bienvenu, car ma pauvre tête commence à chauffer dur malgré la casquette de toile blanche que mes parents m'ont offerte il y a huit jours, pour mon anniversaire.

Je croque dans l'oignon frais et dévore la moitié de mon pain, j'ai soigneusement plié le tout dans une serviette avant de partir, je me sert une bonne rasade d'eau déjà tiède elle était si fraîche sortant du puit ce matin... qu'importe, je me sent bien assis sous cet arbre, le silence serait impressionnant s'il n'était pas troué de temps à autre par le bourdonnement des abeilles volant de-ci de-là à la recherche d'hypothétiques fleurs poussant dans ce paysage brûlé de soleil.

Le ciel est d'un bleu lumineux sans le moindre nuage, et je me dis en soupirant d'aise c'est ça le bonheur ! mais je vise plus haut, et pour cela je dois me remettre en route...

Le soir commence à étendre son ombre sur ce morne paysage quand j'aperçois clairsemés ici et là quelques buissons ; et au fur et à mesure que mes pas me mènent de petits champs d'herbes folles ; je comprends alors que je suis près du but, je retrouve un peu de mes forces d'autant plus qu'au lointain j'aperçois le ruban scintillant du Guadalquivir.

Encore un effort ! je m'accroche, et j'avance fourbu mais heureux vers ce qui va devenir ma vie désormais... je ne me laisserai jamais abattre par les épreuves s'il s'en trouvent sur mon parcours comme pour ce pauvre Carlo, et à chaque pas que je fais je répète comme une litanie dans ma tête : « jamais, jamais, jamais ! »

Je suis aux portes de la ville, grande blanche et majestueuse, l'odeur merveilleuse des fleurs de jasmin et des oranges mûrissant sur les arbres embaume l'air tiède du soir, je m'arrête pour boire à une fontaine et remplir ma gourde vide depuis longtemps...

Juste au dessus, des remparts ocres d'une époque lointaine se découpent sur un ciel bleu nuit où la pleine lune éclaire délicatement les merveilles que m'offre cette cité.

Je suis heureux comme jamais je ne l'ai été jusqu'à ce jour, je passe mes mains mouillées sur mon visage collé de sueur et de poussière blanche, j'arrange avec mes doigts les mèches folles de mes cheveux et me voilà partis à la recherche des amis de Carlo auprès desquels ce dernier m'a fortement recommandé ; ils ont accepté de m'héberger chez eux tout le temps qu'il me faudra...

Devant tant de chance je suis tout de même un peu inquiet, il s'agit qu'elle ne tourne pas... sur le mur blanc et ocre d'une belle maison au balcon de fer forgé remplis de fleurs, j'aperçois sous la lueur blanche de la lune un azulejo\* sur la faïence délicate, le visage d'une Madone couronnée d'or se penche vers ses deux mains ouvertes comme pour donner une offrande.

Douce Mère ! lui dis-je, merci de m'avoir protégé durant le voyage et garde moi toujours du mal que je vais sûrement rencontrer tout au long de la vie que je me suis choisie...

Il est près de minuit quand je frappe à la porte des amis de Carlo, j'ai eu un peu de mal à trouver leur maison dans le dédale des petites rues de ce barrio de Santa Cruz\*.

Un bruit de verrous tirés et la lourde porte de bois s'ouvre sur un jeune homme tout ébouriffé que j'ai visiblement sorti du lit.

– Vous êtes qui ? me dit-il.

– Pablo l'ami de Carlo !

– Ah bon ! entrez donc.

Le jeune homme referme la porte derrière nous, et me voici dans un vestibule mal éclairé et remplis d'un capharnaüm d'objets disparates et de vêtements jetés négligemment sur des meubles et des chaises, disposés sans goût mais de grande valeur.

Je m'appelle Diégo me dit il, je suis moso de espada\*, je lui demande pour quel torero, il me répond qu'il prête son assistance à plusieurs Matadors en fait il se loue selon les demandes à l'année.

Je ne savais pas que cela existait, j'en suis très étonné.

Nous montons un grand escalier de bois dont les marches grincent épouvantablement ; j'ai beau marcher sur la pointe des pieds j'ai l'impression que nous allons réveiller toute la maisonnée, et de ce fait, une fois sur le palier de l'étage à notre gauche, une porte s'ouvre lentement et un visage très pâle de jeune fille apparaît dans l'embrasure ; très belle, avec de longs cheveux noirs tombant jusqu'à sa taille, vêtue d'une chemise de nuit en dentelles blanches recouvrant presque entièrement ses pieds nus.

– Retourne te coucher Paquita ! lui ordonne Diégo, la jeune fille referme la porte sur elle et le jeune homme s'efface pour me laisser entrer dans la chambre de droite vis-à-vis de celle de Paquita.

J'avoue que cette apparition me trouble un peu et me laisse comme un malaise diffus dans le cœur, il

est vrai que dans mon village de Hanura bon nombre de filles me font les yeux doux, mais aucune n'a pris mon cœur pour l'instant, et puis j'ai l'esprit entièrement occupé par mon travail de chaque jour, sans parler des taureaux dont la simple évocation entre amis où en pensée me laisse songeur et sur un petit nuage de longues heures.

Souvent, mon père me dit :

– Pablo ! quand tu auras finis, tu descendras sur terre pour m'aider un peu mais il ne se met jamais en colère il comprend, il a sûrement fait la même chose que moi il y a de nombreuses années, il se contente de soupirer et se remet à bêcher le carré de terre avec acharnement.

Le jour est levé depuis longtemps quand je m'éveille ; je sors du lit, ouvre en grand les volets, et reçoit en plein visage tous les parfums de l'Andalousie sublimés par la douce chaleur de ce début de matinée et qui envahissent l'espace.

Je descends l'escalier de bois et me dirige vers la cuisine guidé par la bonne odeur du café qui flotte dans le vestibule ; celui-ci est toujours dans un grand désordre, mais sur une chaise disposée le long du mur seul, un magnifique costume de lumière\* est soigneusement rangé, la soie bleu nuit et les paillettes d'or qui le composent l'offrent à mon regard éblouis, c'est la première fois que j'ai le loisir d'en voir un d'aussi près et plongé dans ma contemplation je n'ai pas entendu la porte d'entrée s'ouvrir et sursaute au contact d'une main se posant sur mon épaule droite, je me retourne, un homme encore jeune la trentaine environ est là, amusé par mon instant de frayeur souriant de toutes ses dents, une mèche de cheveux tirant sur le blond lui barre le visage, et le reste de sa